

les Inrockuptibles

Inüit Dans la roue des nouvelles coqueluches de la pop nantaise
Portrait de **David Diop**, grand favori des prix littéraires

N° 1196 DU 31 OCTOBRE 2018

Allemagne 5,30 € - Bahreïn 13 € - Belgique 4,80 € - Canada 8,40 CAD - DOM 5,50 € - Espagne 5,20 € -
Grèce 5,20 € - Italie 5,20 € - Luxembourg 4,80 € - Maroc 4,8 MAD - Maurice 11€ 720 € - Portugal 5,20 € -
Royaume Uni 7,20 GBP - Suisse 7,80 CHF - TOM 1200 XPF - Tunisie 7,80 TND



PATTI SMITH ICÔNE ABSOLUE

Rencontre et interview exclusive avec la grande prêtresse
du rock et de la littérature US. Après deux livres
autobiographiques, elle publie son premier roman, *Dévotion*



En Une

Après les autobiographiques *Just Kids* et *M Train*, **PATTI SMITH** publie *Dévotion*, un roman qui contient toujours beaucoup d'elle-même.

Rare mais généreuse, l'icône rock des années 1970 nous raconte son travail littéraire, ses engagements, son amour de la culture française ou l'importance cruciale de Bob Dylan.

TEXTE Nelly Kapriélian PHOTO Jean-François Robert pour Les Inrockuptibles

“J’ai besoin de croire que les gens sont bons”

AU FOND D'UN DES GRANDS SALONS CHEZ GALLIMARD, ON NE VOIT QU'ELLE : silhouette tout en noir découpée sur un fond de velours beige, blazer parfait et indétrônables rangers, auréolée de cette magnifique chevelure grise de sage ou de fée. Très vite, le grand sourire, la douceur, la poignée de main chaleureuse, la discussion, vivante, qu'elle entame en demandant de nos nouvelles. Patti Smith fait attention aux autres, est généreuse d'elle-même en interview, semble toujours sincère, et si elle rayonne, c'est d'une forme de bonté, de gentillesse. Et puis elle est heureuse d'être à Paris pour parler de *Dévotion*, son nouveau livre, écrit d'ailleurs entre Paris et le Sud de la France, hommage aux écrivains français qu'elle lisait alors, de Patrick Modiano à Albert Camus en passant par la philosophe Simone Weil, morte si jeune de tuberculose et de malnutrition – de dévouement, ce thème au cœur de ce texte étrange, hybride, mélange de mémoires, d'essai et de fiction. Pour la première fois, une novella s'épanouit au cœur d'un texte à nouveau autobiographique. Une jeune fille estonienne, dont les parents sont morts dans un camp soviétique, voue sa vie à son art, le patinage artistique, jusqu'à commettre un crime.

La dévotion rend-elle heureux ou malheureux? La marraine du punk-rock, qui vivait au Chelsea Hotel, hurlait sur la scène du CBGB et signait le magnifique album *Horses* en 1975, vieillit avec grâce. A 72 ans, si elle continue à se produire sur scène, à y parler des causes et des artistes qui lui tiennent à cœur, et à signer des disques, c'est le virage entrepris en publiant le sublime *Just Kids* (ses débuts fauchés à New York dans les seventies et sa vie avec Robert Mapplethorpe) qui l'a fait renaître du côté de sa grande passion, la littérature. Après le magnifique *M Train*, *Dévotion* en surprendra plus d'un. Mais même si plus fragile, plus risqué, *Dévotion* convainc encore par sa sincérité, son intensité et son audace formelle. Patti Smith excelle à mêler les détails les plus triviaux de son quotidien avec des questions plus poétiques, métaphysiques : la beauté et l'humanité de son style se fondent sur ces mélanges, propres à toute vie. Dans ses livres, la sienne en devient alors universelle, comme sa présence sur scène, comme sa présence devant nous. C'est pourquoi elle nous touche tant, et nous parle toujours, plus de quarante ans après ses débuts. Il faut l'écouter. →

Comment avez-vous eu l'idée de *Dévotion* ?

Patti Smith — Je devais écrire pour Yale un essai sur l'écriture. Je ne suis pas vraiment une essayiste, alors j'ai voulu avoir une approche différente pour expliquer au lecteur comment et pourquoi j'écris. Au même moment, je venais à Paris pour travailler avec Gallimard, puis je devais aller à Sète rendre visite à la famille d'Albert Camus. Durant ces deux semaines à Paris, j'ai écrit dans mon journal mes réflexions sur l'écriture et, au milieu, un texte de fiction que je n'avais pas prévu. J'étais juste dans un train, entre Paris et Sète, aller-retour, et c'est venu tout seul. Après, en me relisant à mon hôtel, j'ai réalisé que beaucoup d'aspects dans cette histoire pouvaient se retrouver en amont dans mon journal. C'était intéressant de voir comment les choses vues ou vécues pouvaient se retrouver dans une fiction – voir comment un plat d'œufs au bacon de forme arrondie, par exemple, devient un lac rond dans le texte, comment l'essence d'un film (*La Croisée des vents de Martti Helde, sur la déportation des Estoniens en camps de travail soviétiques* – ndlr) que j'ai vu se retrouve dans cette nouvelle, et comment la voix de son héroïne devient celle de mon héroïne, Eugenia, une patineuse... J'ai gardé ces ingrédients, ajouté une petite méditation à la fin sur pourquoi j'écris, que j'ai rédigée chez les Camus à Lourmarin, et les pages du journal que j'ai écrit à Paris. C'était inspirant de voir comment ces différentes parties pouvaient devenir un organisme.

C'est la première fois que vous écrivez de la fiction ?

Dans les années 1980, quand j'élevais mes enfants, j'ai commencé à écrire de la fiction – des nouvelles, des romans. J'ai continué pendant seize ans, mais je ne les jamais publiés. Puis je suis passée à la non-fiction pour écrire *Just Kids* pour Robert (*le photographe Robert Mapplethorpe, son ex-compagnon et ami, décédé en 1989* – ndlr), et je me suis retranchée dans l'autobiographie. Alors qu'en vérité, c'est la fiction qui m'intéressait le plus.

Ces nouvelles et romans, vous ne voulez pas les publier ?

Il faudrait que je les reprenne et les relise. Quand mon mari est mort (*le guitariste Fred Sonic Smith, décédé en 1994* – ndlr), je me suis retrouvée à élever seule deux jeunes enfants, et j'ai dû mettre tout cela de côté pour gagner notre vie. Ces écrits sont teintés par l'atmosphère de cette époque, et c'est un peu douloureux de s'y replonger. Je préfère aller de l'avant.

A la question "Pourquoi on écrit?", vous répondez à la fin : "Parce que nous ne pouvons pas simplement vivre." Vous le regrettez ?

J'ai toujours regretté de ne pas pouvoir m'engager avec les gens. Depuis l'enfance, je me sens comme une outsider. Cela ne vient pas des autres, c'est quelque chose avec quoi je suis née, ça fait partie de ma nature. Je n'ai pas eu une enfance malheureuse. J'étais l'aînée, j'étais admirée et aimée par mes frères et sœurs. Bref, je n'ai pas manqué d'amour, j'ai juste manqué de l'impression d'être engagée avec les choses, contrairement aux autres personnes. Et puis je suis toujours en train de penser. Je serais incapable de ne pas écrire ou de ne pas m'exprimer créativement. Il y a toujours une certaine dose de sacrifice pour cela, mais comme pour toutes les bonnes choses d'ailleurs. Quand je suis devenue mère, j'ai sacrifié ma vie publique à mes enfants. Là où il y a dévotion, il y a sacrifice, que ce soit la dévotion à ses enfants, à un art ou à Dieu.

C'est pourquoi il y a un meurtre au milieu de votre livre ?

Eugenia est une survivaliste, et ce qu'elle a vraiment essayé de faire, en commettant ce meurtre, c'est de tuer quelque chose en elle : tuer ce désir physique qui est aussi destructeur. C'est arrivé, je n'ai rien planifié en écrivant cette histoire, je l'ai écrite tellement vite. J'avais l'impression d'avoir la fièvre. Ça devait être un conte de fées et c'est devenu très sombre.

Dans quel sens utilisez-vous le mot "dévotion" ?

Sous toutes ces facettes, même les plus sombres. Eugenia est dévouée à sa discipline, elle est une métaphore de l'artiste ; Martti Helde, le réalisateur de *La Croisée des vents*, le film que je regardais alors, veut devenir la voix du peuple estonien qui est emmené dans les camps, il est dévoué aux autres ; moi, je suis dévouée à l'écriture et aux écrivains. Quand j'étais jeune, j'étais comme Eugenia. Puis, lorsque j'ai eu des enfants, je n'étais plus au centre de l'univers, comme je l'avais cru. J'ai dû apprendre à me discipliner pendant cette période où mon mari était encore en vie et où nous élevions nos enfants : je me levais à 5 heures du matin et j'écrivais jusqu'à 8 heures. Donc je n'ai pas placé mon travail au-dessus de tout, disons juste que je ne l'ai pas sacrifié. Ce que j'ai sacrifié, ce fut ma vie publique, ce qui était OK. Aujourd'hui, je vais avoir 72 ans, je suis seule, mes enfants sont grands, mon mari est mort, je ne recherche pas de compagnon, depuis le temps, je suis habituée à ne pas en avoir... Ma vie est à nouveau recentrée sur mon travail.

Patti Smith,
saisie par
sa sœur
en 1969
rue Visconti,
à Paris



Courtesy Patti Smith

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Je me consacre toujours à trois ou quatre choses simultanément. Je viens juste de finir l'écriture d'un livre, je me suis mise à écrire le suivant, et je travaille aussi sur un disque. Je suis très heureuse, ça m'a pris longtemps de l'être, mon mari me manque toujours beaucoup bien sûr, il était l'homme le plus intéressant que j'ai connu, et pourtant, dans ma vie, j'ai rencontré quelques hommes magnifiques. A ce propos, j'ai perdu l'un de mes grands amis récemment, Sam Shepard, et je suis plus triste que d'habitude. Sam était vraiment le dernier des hommes que j'ai rencontrés à 20 ans à être encore en vie – ça a été déchirant de le perdre. Quand on perd une personne comme ça, tous vos autres deuils vous reviennent. Mais au fond, je suis heureuse. Heureuse d'avoir mon travail.

La situation politique des Etats-Unis ne vous alarme pas ?

Mon gouvernement est terrible, et je dois me réveiller tous les matins en éprouvant la colère, la rage et la culpabilité de vivre sous une telle administration. Mais je sais aussi que dans d'autres pays, des gens sont dans une situation encore pire que la nôtre. La chose intéressante aux Etats-Unis est que l'on peut vivre sous un horrible régime et être encore libre. Ailleurs, les gens ne le sont plus... Ce qui me concerne et m'inquiète le plus en ce moment, c'est l'environnement. Il nous faut faire attention chaque jour, être moins matérialistes, utiliser moins d'eau et de plastique. Si des millions de gens faisaient ainsi de petits gestes tous les jours, cela produirait de grands changements.

“Depuis l'enfance, je me sens comme une outsider. Cela ne vient pas des autres, c'est quelque chose avec quoi je suis née, ça fait partie de ma nature”

PATTI SMITH

Cette situation politique, c'est inspirant pour un artiste, ou au contraire paralysant ?

Si j'étais plus jeune, avec plus de temps devant moi, peut-être que je me consacrerai entièrement à mes combats, même si à la fin ce serait toujours un semi-échec. Mais à ce moment de ma vie, je veux ralentir le rythme et choisir où canaliser mon énergie, et c'est dans mon travail. Sinon, tu peux être très énervée, obsessionnellement enragée, humiliée, triste. J'ai déjà été dans cet état d'esprit quand je me battais contre la guerre du Vietnam, et je ne veux plus m'y retrouver. Car le risque est de couler avec le navire.

→



“J’aime visiter certaines tombes des écrivains que j’aime, leur dire ‘hello’. Je passe presque tout mon temps seule, donc si je vais sur la tombe de Sylvia Plath, je m’assois là et en quelque sorte je lui parle”

PATTI SMITH

Vous utilisez plutôt la scène que vos livres pour être politique ?

En effet, là où je suis la plus politique, c’est sur scène. Je fais beaucoup de choses sur scène : je me rappelle les morts, je fais toujours référence à la ville où je me produis, je parle des plus grandes causes, comme l’environnement, je parle de nos sœurs et de nos frères qui n’ont pas de maison, de foyer. Mes livres, jusque-là, sont plus romantiques, reflètent mon amour de l’art et ma vocation en tant qu’artiste. Cela dit, je viens juste de finir un livre il y a deux jours, que j’ai commencé en 2016, et qui reflète mon état d’esprit et mes inquiétudes à cette période : l’administration Trump, les lois contre les migrants, etc. C’est une sorte de *M Train* mais imprégné de 2016, quand les choses sont devenues beaucoup plus sombres. Trump a mon âge, il est de ma génération. C’est terrible, car ma génération avait tant à offrir. Dans les années 1960, on avait tant d’espoirs, une vraie vision pour le futur, et pendant tout ce temps, en parallèle, il était là lui aussi. Cela m’affecte d’une façon très personnelle, car c’est un mec avec qui j’ai dû être assise à la même table, lors de certains dîners dans les années 1970, et il représentait tout ce que ma génération méprisait. Aujourd’hui, c’est le triomphe de tout ce contre quoi on créait. J’ai connu plusieurs présidents depuis les années 1950, et c’est la première fois que j’en vois un qui, chaque jour, choisit de détruire quelque chose auquel je crois. Que ce soit lever l’interdiction contre les pesticides ou autre... Quand j’étais enfant, je voulais pouvoir aller au milieu de la tourmente et dire “Stop, everybody!” et que tout le monde dise “OK!” et recommence tout en mieux. J’adorerais faire ça aujourd’hui. Je crois qu’une part de moi est toujours cette petite fille qui pense que le monde va aller mieux. J’ai besoin de croire que les gens sont bons.

De la philosophe Simone Weil à Albert Camus, de Rimbaud à Patrick Modiano, on peut aussi lire *Dévotion* comme un hommage aux écrivains français. Ce goût pour la culture française vous est venu comment ?

Ça a commencé très jeune. Je vivais dans un endroit très rural et pas du tout sophistiqué, le sud du New Jersey. Il n’y avait pas de culture, pas de librairies ou de bibliothèques, alors que mon univers, c’étaient les livres. Nous étions très pauvres, et pour amuser ma petite sœur, je lui découpais des poupées en papier et leurs vêtements dans de vieux catalogues ou magazines. Quelqu’un dans notre voisinage avait jeté une pile de *Vogue* – je n’arrive même pas à imaginer qui, à l’époque, achetait *Vogue* dans notre quartier ! On devait être en 1953, je devais avoir

7 ans, et *Vogue* était alors magnifique : Irving Penn faisait les photos, les mannequins, très sophistiquées, portaient des robes Dior ou Balenciaga fabuleusement bien coupées. Je ne comprenais pas pourquoi tout le monde ne s’habillait pas comme ça ! A 11 ans, on est allés dans un musée, et j’ai découvert Picasso, puis j’ai lu des livres sur le Paris des années 1920. J’ai aimé Modigliani, dont les modèles étaient longs et minces comme moi, alors j’ai lu un livre sur lui. Il parlait d’un poète appelé Rimbaud, et j’ai découvert *Illuminations*. Après, il y a eu la Nouvelle Vague, les films de Bresson, Godard. J’ai commencé à économiser pour aller à Paris.

C’était en 1969, avec votre sœur ?

Oui, c’était mon premier voyage et j’avais trouvé l’adresse de l’hôtel de Jean Genet. Nous l’y avons attendu pendant des heures, et un jour il est passé devant nous ! Comme je ne m’identifiais pas aux gens qui m’entouraient là où j’ai grandi, j’avais besoin de le faire avec d’autres personnes. Je lisais Camus et j’éprouvais une proximité avec lui, alors qu’Hemingway ne me parlait pas. Aujourd’hui, j’adore Patrick Modiano. Si vous lisez un de ses romans, vous entrez dans une sorte de réseau, vous rencontrez le fantôme de la Petite Bijou dans un livre, puis dans un autre. Il a créé un univers entier. Quand je tombe amoureuse d’un écrivain, j’aime rester dans son monde le plus longtemps possible.

Cette semaine à Paris, vous ferez quoi de votre temps libre ?

J’ai très envie de retourner au musée d’Orsay, où je n’ai pas mis les pieds depuis longtemps, et voir certaines des peintures que j’aime. J’adore le musée Delacroix et la petite place où il se trouve. J’aime aussi la Fondation Cartier. J’ai mes lieux où j’aime retourner. Je ne suis pas si aventurière que ça. La chose la plus aventureuse que j’ai faite récemment était de trouver la tombe de Simone Weil dans le cimetière d’Ashford, sous la pluie, où je me suis plus ou moins perdue.

Vous avez acheté la maison située à l’endroit où a grandi Arthur Rimbaud, près de Charleville-Mézières, pour, avez-vous dit, “la préserver”. Mais pourquoi éprouvez-vous le besoin de courir les cimetières ?

J’aime juste visiter la tombe des écrivains que j’aime, leur dire “hello”. Je passe presque tout mon temps seule, donc si je vais sur la tombe de Sylvia Plath, je m’assois là et en quelque sorte je lui parle – ce n’est pas si différent pour moi que de parler à →

“Trump a mon âge, il est de ma génération. C’est terrible, car ma génération avait tant à offrir. Dans les années 1960, on avait tant d’espoirs, une vraie vision pour le futur, et pendant tout ce temps, en parallèle, il était là lui aussi”

PATTI SMITH

ma mère, qui est morte aussi. Parfois, je parle à mon mari qui est mort, à mon frère, à mes amis qui sont morts. Les morts, je les connais très bien, et personne n’a remplacé ces gens dans ma vie. Je ne vais pas sur leurs tombes pour faire une expérience spirituelle, mais juste pour dire “merci”. Les cimetières sont de très beaux endroits. Récemment, je suis allée au cimetière anglais de Rome où Shelley et Keats sont enterrés, et aux pieds de Shelley, l’un de mes amis, Gregory Corso, qui était le plus jeune et le plus romantique des poètes beat, fan de l’écrivain anglais. Quand il est mort, on a enterré ses cendres tout près de là où repose Shelley. J’aime aussi faire des choses parce que c’est drôle. Dernièrement, je me suis rendue dans un étrange cimetière de la banlieue de Vienne parce que dans le film *Le Troisième Homme*, tourné après la guerre, le personnage joué par Orson Welles y est enterré. Je me disais en riant que non seulement j’allais visiter les tombes de ma famille, ou des écrivains que j’aime et que je n’ai pas connus comme Gogol ou William Blake, mais aussi celles des personnages de fiction ! J’ai adoré faire ça, même si les gens me prennent pour une dingue. C’est comme un jeu très beau. Regardez les gens, tout le monde joue un jeu de toute façon : de l’administration Trump aux autres, leurs jeux sont horribles. J’ai mes propres jeux et je me réserve le droit d’y jouer. Je vis beaucoup dans ma tête, c’est comme ça que je m’amuse.

Vous êtes allée en Suède chercher le prix Nobel de littérature décerné à Bob Dylan. Ne pensez-vous pas que Leonard Cohen aurait dû le recevoir plutôt que Dylan ? Ou vous-même ?

Non, je pense que des trois, c’est Bob Dylan qui le méritait le plus. Il a eu un impact énorme sur notre culture. Les gens aiment Leonard Cohen – personnellement, je ne suis pas une grande fan –, mais si vous enlevez tout ce que Cohen a fait, le monde reste le même. Bob Dylan a commencé quand j’étais très jeune. Dès 1963-64, il s’est imposé comme une voix culturelle importante, il a apporté la poésie, la conscience politique, la voix des mouvements pour les droits civils, des mouvements antiguerre ou pour l’environnement dans la culture. Très tôt, pour les jeunes gens, c’était important : il a incarné notre voix. Joan Baez et Martin Luther King étaient

aussi des voix importantes bien sûr, mais Dylan était celui que l’on écoutait. Il a eu un très grand impact sur la politique. Leonard Cohen, je le connaissais un peu, je l’ai croisé au Chelsea Hotel, mais il ne m’a jamais inspirée. Je connais les gens du Nobel, je les ai rencontrés, et ils m’ont confié qu’ils avaient moins donné le Nobel à Dylan pour ses écrits que pour son impact profond sur la culture.

Diriez-vous que vous avez eu le même genre d’impact ?

Moi ? Non. J’ai eu un peu d’impact, et j’espère donner de l’espoir aux jeunes et influencer les gens d’une bonne façon. Mais Dylan, lui, a marqué aussi bien les non-conformistes que la conscience mainstream. Mais merci d’avoir quand même pensé à me poser la question, c’est très gentil (*rires*). Je suis consciente de ma valeur, mais je ne suis pas comme Bob. Et puis, je suis plus littéraire que politique. Même mes chansons sont littéraires. J’en ai quelques-unes qui sont politiques, elles m’ont d’ailleurs causé quelques ennuis, mais elles n’ont pas marqué les consciences. Sans doute parce que mes causes ne sont pas les plus populaires : quand j’ai écrit *Radio Baghdad* contre la guerre en Irak, ou *Qana* quand on bombardait la Syrie, ça n’a intéressé personne.

Vous vous sentez concernée par MeToo ?

Tous les mouvements ont leur importance, mais je ne les rejoins pas tous, car ils ont tendance à être seulement centrés sur ce qui les intéresse. Et en ce moment, ce qui me préoccupe concerne absolument tous les êtres humains : la crise de l’environnement. Et puis, j’aimerais voir le mouvement MeToo devenir plus global. Il nous faut aussi aider les femmes d’autres pays.

Dans *Dévotion* ou vos autres livres, ce qui caractérise votre façon d’écrire, c’est le mélange très humain des petites choses du quotidien avec des choses plus poétiques, métaphysiques... Vous êtes comme ça ?

Oui, c’est naturel. J’aime mettre les choses sur le même plan. Dans la vie, j’ai la même personnalité pour tout le monde, que je m’adresse sur scène à dix mille personnes ou à une seule en coulisses... Quand j’étais jeune, j’avais beaucoup d’hubris. J’y étais d’ailleurs obligée car en termes de droits des femmes, il fallait se battre encore plus à l’époque, et il fallait être forte. J’avais donc un grand sens de moi-même, je me pensais au-dessus des autres puisque j’étais une artiste. Avoir des enfants a tout bouleversé : je me suis retrouvée à changer leurs couches, raccommode leurs pantalons, cuisiner et aussi à écrire de la poésie. Dans ma vie, chaque chose a trouvé sa place. Je n’étais plus le centre de l’univers. Nous sommes des constellations, composées d’étoiles différentes, et nous avons besoin de chacune d’elles. Cette leçon, je l’ai apprise tard, vers 35, 40 ans, mais elle m’a marquée. Vous pouvez aussi être une personne extraordinairement ordinaire, et c’est très bien comme ça.

Votre philosophie ?

Il faut parler le langage de l’enthousiasme. L’enthousiasme, que ce soit pour des œufs au plat, pour William Burroughs ou la nature... La vie est belle, même quand elle ne l’est pas. ●

Dévotion (Gallimard), traduit de l’anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, 160 p., 14,50 €

